1
Où Rose livre bataille au plus-que-parfait

Toutes mes protestations ont été inutiles. Elle m'a presque arraché le stylo des mains. Je reste sur le seuil, mon sac à dos sur les pieds comme un chat crevé. Elle n'osera pas, elle bluffe, j'espère encore.

Si, elle ose.

Elle entre dans la classe vide d'un pas de propriétaire et va s'asseoir au dernier rang. Là, après avoir sorti une grande feuille à carreaux de son sac, son nez harnaché de lunettes, elle se met à écrire sous le regard ahuri de ma prof d'italien.

– Qu'est-ce que… ?

– Ah, vous, coupe ma grand-mère, si vous voulez vos cent lignes dans dix minutes, laissez-moi me concentrer !

– Mais enfin, ce n'est pas à vous de faire cette…

– Écoutez, madame Morante, ce fichu bouquin, c'est de ma faute si cette gamine ne l'avait pas !

– Les trois dernières fois aussi, je suppose ?

Morante a dit ça en levant les yeux vers moi. Et moi je les baisse. Je vendrais ma main pour disparaître, loin.

– Cette fois-ci, c'est moi qui le lui ai emprunté pour rédiger une lettre, rétorque ma grand-mère. J'ai oublié de lui rendre son livre, on ne va pas en faire un drame ! Élisa n'y est pour rien si je bataille avec le plus-que-parfait, non ?

– Eh bien…

– Eh bien, c'est à moi d'assumer mes erreurs et cette heure de colle. Accordez-moi dix minutes et vous l'aurez, votre punition !

Morante a un temps d'hésitation, hausse les épaules et efface le tableau. Sa brosse cogne le mur. Elle enfile son blouson de cuir en silence.

Je suis toujours sur le seuil, debout, bout de bois.

Au fond de la salle, à quelques mètres, Rose copie, lèvres serrées, penchée sur sa table. C'est idiot, mais une part de moi se demande si elle écrit les phrases entières les unes après les autres ou bien si elle les ordonne en colonnes : *Non devo dimenticare il mio libro di italiano**… *Non non non non devo devo devo devo dimenticare dimenticare dimenticare dimenticare mio mio*

* Je ne dois pas oublier mon livre d'italien.

mio mio libro libro libro libro di di di di italiano italiano italiano italiano…

L'espace d'une seconde, son stylo reste suspendu au-dessus des mots, ses yeux sombres happent l'espace. Sur son visage aux lignes rudes et anguleuses se dessine une expression inconnue. Une absence ?

Non, j'ai rêvé. Elle reprend le fil de son écriture.

Morante s'est installée à son bureau, elle se résigne à attendre que le cyclone Rose s'éloigne. Elle sort une revue de son cartable et la feuillette sans la lire, elle tourne les pages à petits gestes secs, comme pour hacher le silence.

Je me laisse glisser à terre dans le couloir, dos au mur, baskets plombées. J'aperçois un groupe qui entre en salle d'étude en chahutant. Je reconnais les cheveux roux taillés au cutter de Clovis, il m'adresse un signe. Il a fait tournoyer son assiette au bout d'une fourchette à la cantine avant de se faire attraper par le surveillant, lui aussi est de colle aujourd'hui. Je détourne la tête.

Les bracelets de Rose tintent contre le bord du bureau. Les lignes, les cliquetis, les lignes qui n'en finissent pas. Sa chaise crisse finalement sur le sol, je me redresse d'un bond. Dernier regard sur ma débâcle. Ma grand-mère, qui tend sa feuille noircie d'encre, Morante, qui la glisse dans sa revue, boucle

son cartable, empoigne son casque de moto et quitte la classe avec un air à assassiner un Père Noël.

– On s'en va, Élisa ! me lance Rose.

Je la suis comme un chien contraint par sa laisse.

Elle est dingue. Jamais je ne lui pardonnerai.

On est mercredi, et, à cette heure, la cour du collège est déserte sous les flocons.

Nous rejoignons le parking encombré d'amas de neige salée, elle devant, moi derrière, à la distance de la colère.

Rose déverrouille le Trafic garé devant un panneau « Interdiction de stationner », enlève d'un geste machinal la contravention restée sous l'essuie-glace depuis le matin et la jette dans le vide-poches où s'entasse déjà une liasse jaunie.

– Élisa, tu montes, oui ou non ?

Elle tourne la clé de contact et met en marche le chauffage.

Cinq bornes et, pour seule conversation, le ronronnement du diesel.

À l'angle du Super U, je siffle :

– Tu l'as inventé juste avant de venir, ce prétexte débile, ou tu l'as cherché toute la nuit ?

– Quel prétexte ?

– Le coup de la lettre rédigée avec mon bouquin d'italien, tiens !

Ma grand-mère prend un air de duchesse offensée.

– Je n'ai jamais été aussi sérieuse, Éli. Tu devrais plutôt me remercier.

– Je rêve ! C'est une blague ?

– Je te trouve bien ingrate avec moi, jeune fille ! J'ai fait ce qui me semblait juste.

– Génial. Maintenant, je suis sur la liste noire de Morante jusqu'à la fin de l'année !

– Toujours les grands mots.

Le pire est qu'elle croit ce qu'elle raconte, j'en suis sûre. Inutile de lutter contre un mur, autant manger ma main pour calmer ma rage.

– Et d'abord, elle parlait de quoi, ta fichue lettre ?

– De bataille contre le plus-que-parfait, je te l'ai dit, Éli. On ne s'en rend pas compte, mais ça vous grignote la vie, le plus-que-parfait. Il faut apprendre à le conjuguer.